

UN CARGO POUR LES AÇORES

un voyage dans l'archipel des Açores
du 7 avril au 27 juin 2016
raconté par JEAN-YVES LOUDE, écrivain
aux élèves et aux publics de VAULX-EN-VELIN
rencontrés au cours de sa résidence d'auteur
en janvier et février 2016

épisode 8

des Héros à l'ombre du Géant Pico



©viviane lièvre – Le volcan de Pico, plus haut sommet du Portugal

C'est lui, le géant incontesté des Açores, la vedette de l'archipel, Pico, plus haut sommet des neuf îles et point culminant du Portugal (2531m). Tout voyageur qui arrive dans le « groupe central », composé des îles Pico, Faial et São Jorge, le cherche des yeux. Il impressionne et rassure. Il renvoie l'image d'une sombre autorité. On a l'impression parfois de voir surgir un pèlerin à la tête encapuchonnée, vêtu d'une très longue cape noire. On pourrait aussi penser à Dark Vador, vu de dos, mais cette référence paraît bien futile et fugace face à la puissance durable du volcan. Encore faut-il avoir la chance de l'apercevoir. Il disparaît souvent, se

cloître dans une cellule de nuages. Il est des jours où le voir tient du miracle. Son apparition suscite une jouissance sans pareil. Il peut disparaître sous la brume aussi rapidement qu'il en a surgi. On ressent alors une privation amère et on médite sur le caractère éphémère de la vie. Le Pico est indispensable. Les habitants des trois îles proches le regardent continuellement pour deviner le temps à venir, si l'on doit s'attendre à la pluie ou espérer une accalmie. Ses chapeaux, voiles, turbans, écharpes de nuages renseignent les natifs en permanence.



©viviane lièvre – *Le Pico vu de Lajes, cité baleinière*

Parlons-en des natifs. Les *Picarotos* passent pour des héros. On leur accorde cette qualité pour deux bonnes raisons au moins : vigne et baleine. Ils ont réussi à planter de la vigne là où personne n'aurait parié la voir pousser. Dès les premiers temps du peuplement de Pico, les pionniers attaquèrent la lave cordée qui avait coulé du volcan lors d'éruptions antiques jusqu'à atteindre les rivages. Cette carapace basaltique ne laissait aucune chance à l'homme pour subvenir à ses besoins en vin. Qu'à cela ne tienne, armés de pics et de masses, les ancêtres des *Picarotos* actuels ont fait éclater la couverture plissée, ils ont cherché la faille, creusé des trous, aménagé des nids. Ils ont fait venir de la terre depuis l'île d'en face, Faial, pour remplir les trous et y planter des ceps. Et ça ne suffit pas. Conscients dès le XVI^e siècle des épreuves que les plants pouvaient subir, les humains farouches de ces temps-là élevèrent autour des précieux plants, des murs de pierres pour les protéger du vent,



©viviane lièvre – les vignes de l'île de Pico forment un labyrinthe de murets de pierres



de l'humidité, des attaques du sel. Ils ont constitué des remparts autour de leurs protégés. Le paysage d'une partie de l'île de Pico en a été magnifiquement affecté. Ces enclos pour quatre ceps sont appelés *currais*, corrals. Un ensemble de corrals forment un *jirão*, une propriété. Et la totalité de ces jardins de pierre constitue un paysage unique au monde, classé au patrimoine mondial. On parle de miracle ou de la détermination prodigieuse des gens de l'ancien temps, capables de transformer des roches en vin. En revanche, les gens du temps présent tentent de rendre ces vins basaltiques les plus goûteux, les plus attractifs possibles. Une coopérative réunit les viticulteurs de l'île qui souhaitent apporter leur récolte de raisins pour qu'elle soit vinifiée dans les meilleures conditions. Nous avons rencontré Maria Álvares, première femme œnologue des Açores, qui est en charge de la qualité de la production et de la mise en valeur des différents types de vin. Le plus célèbre d'entre eux s'appelle « Frei Gigante », du nom du religieux qui apporta dès le XV^e siècle le cepage Verdelho dans l'île de Pico. Ce vin blanc contient la brusquerie du climat, sa versatilité, l'ardeur des tempêtes, la puissance minérale de la terre. Il est le miroir des caractéristiques du *Picaroto*. C'est un vin sec et suave, un vin physique allié aux vertus tropicales de l'île. Maria Álvares a organisé pour nous une dégustation. Nous avons testé toute la gamme de la Coopérative, rouges, blancs, pétillants, liquoreux. Rassurez-vous, nous avons agi en professionnels, humant, observant, goûtant en faisant tourner les précieux liquides dans la bouche avant de les recracher pour être capable d'écrire droit tout le bien que je pense du Frei Gigante.



©viviane lièvre – les difficultés du métier d'enquêteur littéraire font parfois aussi de lui un héros.



©viviane lièvre – senhor Armalindo Lemos, dernier harponneur vivant, il a 71 ans. Sa photo à 30 ans est exposée au musée de la baleine de son village de Calheta de Nesquim.

Un autre géant que je suis fier d'avoir rencontré est Armalindo Lemos. Nous avons couru les terres du monde, et quelques mers aussi, mais jamais nous n'avions croisé le chemin d'un de ces hommes qui ont construit la légende de la chasse à la baleine. D'abord parce que la plupart sont morts depuis longtemps. Et pourtant, la semaine dernière, nous avons eu l'audace de frapper à sa porte. Il habite un petit village, Calheta de Nesquim, extrêmement pentu, dont les rues se ruent vers la mer. L'église regarde le port depuis un balcon au-dessus des vagues. Il y a un kiosque à musique, une maison de style coloniale, plantée au centre du bourg de telle sorte que les voitures sont obligées de lui tourner autour. Il y a aussi un petit musée baleinier. Et c'est là que la gardienne nous a informés de l'existence de l'homme qui a harponné la dernière baleine de la zone, le 15 décembre 1981, juste avant l'interdiction totale de la chasse : Allez-y ! Senhor Armalindo sera content de parler de ce temps qu'il regrette tellement. Nous nous attendions à trouver un vieil homme. Au contraire, c'est un dynamique septuagénaire qui nous a ouvert et entraîné aussitôt dans son petit musée, peuplé de ses souvenirs. Il a connu dix ans de chasse, les plus belles années de sa vie, entre 25 et 35 ans. D'abord rameur, il fut repéré par le maître d'équipage, pour sa volonté et sa force. Il se trouva que le harponneur partait pour les USA. Le maître le désigna d'office pour le remplacer. Dès sa première sortie en tant que *trancador*, le nom portugais pour harponneur, il tua deux baleines, sans trembler. Pendant dix ans, il construisit sa réputation. Il abattait environ trente cachalots par an. Quand il entendait la fusée d'annonce d'une bête à l'horizon, son sang bouillait, nous expliqua-t-il. Avec les six autres membres d'équipage et le « mestre », il courait au quai, sortait la barque de l'abri, la poussait à l'eau, l'attachait à la *lança*, le bateau tracteur, qui tirait la ou les baleinières jusqu'au point désigné par la vigie. L'attente commençait : voir le cétacé rejaillir à la surface, l'approcher, à la rame et frapper de manière imparable. Armalindo Lemos m'expliqua que mieux valait

lancer le harpon, éloigné de quelques mètres, mais pas quand la bête frottait la barque. Son arme décrivait un arc de cercle et s'enfonçait, soit dans le cou de la baleine, soit au niveau des côtes, soit enfin à la cime de son postérieur. C'était là qu'il fallait la toucher. L'argent gagné avec la baleine, il le plaçait à la banque pour de plus vastes projets. Quand l'interdiction arriva, il s'embarqua pour les USA, s'installa en Californie, travailla dans une usine de pièces métalliques pour auto. Il gagna mieux sa vie, mais dès le jour de son arrivée en Amérique, il sut qu'il rentrerait rêver au bord de son océan des Açores. C'est ce qu'il fit vingt-sept ans après. Je ne justifie absolument pas la chasse à la baleine, mais les femmes et les hommes de ce pays Açores répètent que sans cette activité, les îliens seraient morts de faim. Ils se sont battus avec passion pour la baleine, la tuant en l'aimant. Certains baleiniers, pendant les longues heures d'attente en mer, gravaient des scènes de chasse sur des dents de cachalot ou des os de baleines, dessinaient au burin des visages, des scènes paisibles à terre. Les œuvres réalisées par cette technique sont connues sous le nom de *scrimshaw*. Ces pièces valent des fortunes aujourd'hui. Aux Açores, on en trouve dans des musées, comme celui de Lajes, ou à Horta, au premier étage du café Peter, connu des marins du monde entier, ou dans l'île de Flores. En principe, ce sont des hommes qui gravent. Et pourtant, une des signatures les plus fameuses est celle d'une femme : Fatima Madruga. A force d'admirer dans les musées ses créations, nous nous sommes jurés de chercher à tout prix cette native de Pico et de la rencontrer. Nous avons réussi à la retrouver, près de Lisbonne, en février 2015. Son histoire figurera dans le futur livre sur les Açores. Bien entendu. En attendant, nous vous livrons deux exemples de scrimshaws. En espérant qu'ils vous fassent rêver. A la semaine prochaine. *Até a proxima semana !*

©viviane lièvre – exemples de scrimshaw – signés de Fatima Madruga.



